

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Quotidienne. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS 89.00 54.50 34.25 20.75. POUR L'ETRANGER 91.15 56.10 35.05 21.05.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Hebdomadaire. Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS 22.00 11.50 7.00 4.50. POUR L'ETRANGER 24.00 12.00 7.50 5.00.



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOUCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 30 OCTOBRE 1912

86ème Année

UN DINER CHEZ RORIQUE

Je suis sûr qu'en Belgique elle a dû faire bien de la peine à bien des gens, cette accusation inattendue qui vient de renvoyer le survivant des frères Degraeve faire connaissance avec la paille humide des cachots! Car les âmes vertueuses, par grand dommage pour leur repos, ne sont que trop enclines à raisonner avec une simplicité excessive; et qu'un homme entouré jusqu'ici par elles d'une respectueuse pitié comme la victime évidente d'une cruelle erreur judiciaire se fasse arrêter pour avoir voulu ravir aux sacrés parvis qui le protégeaient un trésor historique, c'est un coup bien douloureux! Vraiment, Degraeve a nourri un si noir projet? Mais alors?... Pour moi, je serais tenté de leur dire qu'au contraire un ancien pirate, jadis capable d'avoir massacré tout l'équipage d'un navire, après en avoir empoisonné, avec une patiente astuce, le capitaine et l'armateur, eût imaginé autre chose que cette entreprise aussi romanesquement puérile, en recrutant par surcroît, pour l'accomplir, deux indicateurs de police. Que diable apprend-on à Cayenne si l'on y peut passer dix ans sans savoir distinguer un mouchard d'un honnête brigand? Comme, en vérité, l'esprit s'affaiblit sous les tropiques! Dans l'intérêt des criminels, je réclame le retour des bagnes à nos grands arsenaux de la métropole.

On voit donc qu'une des preuves les plus claires qu'Eugène Degraeve n'a jamais assassiné personne sur la "Ninorahiti" serait qu'il ait eu réellement l'intention imbécile, et indigne d'un véritable cheval de retour, de cambrioler la cathédrale de Namur; en sorte que pour achever de démontrer son innocence d'un crime, ce qu'il aurait de mieux à faire serait de se laisser condamner comme voleur et sacrilège. Telle est du moins mon opinion, et tout le monde sait que j'ai horreur du paradoxe. Toutefois j'avoue qu'il me serait pénible de voir Degraeve privé de sa liberté par la justice de son pays: bien que ce soit une chose à quoi il faut savoir se résigner dès qu'on a des relations un peu étendues, on n'aime pas savoir en prison une personne avec qui jadis on eut le plaisir de dîner.

Car j'ai dîné avec Eugène Degraeve, dit Rorique, voici quelque dix ans, et ce repas m'a laissé d'ineffaçables souvenirs. L'affaire Dreyfus, la grande affaire, était alors toute fraîche dans la mémoire des hommes, particulièrement des Français; et l'un de ses résultats les plus heureusement pittoresques avait été de rendre du lustre à toutes les autres erreurs de toutes les autres victimes judiciaires, certaines ou présumées; on recherchait ces victimes, on les soignait, on se les disputait, on les entourait d'attentions délicates, on était fier de se montrer en leur compagnie.

Voilà pourquoi, lorsqu'un ami me proposa de rompre le pain avec un homme qui jouissait de la gloire d'avoir été au bagne, et même condamné à mort pour avoir massacré, dans les mers du Sud, tout l'équipage d'une goélette, je m'en sentis véritablement honoré. Je m'applaudissais de pouvoir serrer la main à un malheureux innocent. Et même eût-il été coupable! Tout homme civilisé a puisé dans la lecture des romans-feuilletons quelque peu de latente perversité. Enfin il m'avait beaucoup frappé que même au cas où les frères Degraeve eussent commis le crime dont on les accusa, leur générosité avait épargné le cuisinier; et j'en conclus qu'au moins ce Rorique devait être bon convive. En cela je n'eus à souffrir

d'aucune désillusion. Le dîner eut lieu dans un restaurant de la rive gauche, et notre invité montra tout de suite que ses infortunes ne lui avaient point enlevé l'appétit. C'était un vigoureux Flamand, sec et noueux comme un vieux chêne, avec des yeux de marin, ces yeux qui restent vifs et qui regardent loin sous les sourcils perpétuellement froncés... Ils regardaient loin, je vous dis, mais aussi ils regardaient droit: ces yeux-là ne me firent pas mauvaise impression. Et j'admiraï aussi son corps où les muscles roulaient partout comme s'il eût gardé un jeu de pouilles sous son veston. Pour la voix, elle retentissait: vous savez, ces voix de basse profonde qui partent de la poitrine et viennent se répercuter au creux de votre épigastre, comme le roulement des tambours. Ce fut sur ce timbre puissant qu'il nous annonça ne pouvant nous consacrer toute sa soirée. Il repartait pour Bruxelles cette même nuit: — Je fraude des dentelles pour gagner ma chienne de vie, ajouta-t-il avec rondeur.

Je rougis de reconnaître que ce contrebandier me parut assez sympathique. Cependant quelqu'un d'entre nous crut devoir lui faire observer avec politesse que sa nouvelle profession semblait plus précaire que celle qu'il venait d'abandonner. N'avait-il pas récemment quitté la "marine", où il occupait une situation facile et lucrative? Mais il haussa les épaules.

— Le prince? fit-il. C'est un homme impossible! Il ne veut pas qu'on fume, même hors de sa présence.

De fait, il roulait une cigarette entre chaque plat. Et il parlait, il parlait toujours, de sa voix de tonnerre où les plus formidables jurons des marines de toutes les mers se mêlaient dans sa bouche à l'obscène et sinistre argot des bagnes; et dans toutes ses paroles il y avait cependant je ne sais quelle insolence ou quelle innocence enfantines... A cette époque, je venais de lire les "Mers du Sud", ce chef-d'œuvre de Stevenson qu'il est bien regrettable que personne n'ait jamais songé à traduire en français, et j'étais plein de mon sujet. Il n'était pas une île du Pacifique, des Gilbert aux Samoa et aux Marquises, que je ne crusse voir dans ses nuances les plus délicates et ses moindres détails. Avec une curiosité ingénue, je citai des anses presque inconnues des géographes, des atolls, des noms de chefs polynésiens. Degraeve répondait sans hésiter, tranquillement, comme s'il s'agissait d'une campagne voisine, mais avec des commentaires terribles et brutaux. Toutes les visions du doux Stevenson transposées dans cet effroyable langage de pirate, ces deux témoignages d'humains si différents se recoupaient, si je puis dire, cela était étrange et saisissant. Puis tout à coup, comme j'évoquais le souvenir de ne sais plus quel flot perdu dans l'immensité des eaux lumineuses:

— Ah! celui-là, cria-t-il, c'est un patelin épanté! Les indigènes vous y donnent un régime de bananes contre une bouteille de cancrélats!

— Pour quoi faire? — Pour les manger, tiens! On descend la bouteille pleine de cafards le long du bord, au bout d'une ficelle; ils la prennent et attachent le régime à la place!

pression d'un damné qui se retourne sur son gril, et qui parle! J'ai essayé de vous faire entendre avec quels mots; l'adultère et l'inceste en étaient les plus doux. Il fit appel également, pour qualifier ses gardiens, à l'image et au nom de différents animaux, parmi lesquels je ne me crois permis d'énumérer que les vaches et les bourriques: les vaches étant plus spécialement les surveillants, si je ne me trompe, et les bourriques les forcés qui trahissent leurs camarades. Et toujours comme s'il eût tonné du haut des nues. On devait l'entendre de la rue de Rennes! Puis, brusquement, il prit son pardessus, son chapeau, et ouvrit la porte.

— Horreur! Tout le personnel du restaurant était là, tendant l'oreille: il avait dû croire à un conciliabule d'apaches. Nous défilâmes en silence, mais en rougissant.

— Vous le voyez, dit simplement Degraeve: encore des bourriques!

Et maintenant, sur cette mystérieuse affaire de la "Ninorahiti", suis-je sorti de là avec une impression? Aucune. Il éluda toujours ce sujet dans la conversation; ce qui ne prouve rien, puisque coupable, aussi bien qu'innocent, il devait en avoir horreur. Une seule chose me frappa.

— Pourquoi donc, lui demandai-je, ne prenez-vous pas un engagement sur un navire faisant "le Pacifique"? — C'est tout à fait impossible! me répondit-il brièvement et d'un air sombre.

Est-ce parce que là-bas on continue à le croire coupable? Il y a des apparences. Mais il se peut bien aussi que les frères Degraeve aient été des "frères-lacôte", qui ont manqué d'autre façon aux règles de la confrérie, qui pourtant sont assez larges, et que pour cette raison, on ait été heureux de les charger d'un gros péché, celui-là punissable. Ne passons point par là, disait un viveur du second Empire, évitant une rue où il avait des créanciers sans indulgence: on pave! Pour Degraeve, on continue à paver dans les mers du Sud. Voilà le fait certain.

PIERRE MILLE.

La mortalité en France.

Sur tout près de 705,000 décès recensés en France en 1910, la statistique en attribue 85,000 et quelques (12 0/0) à la tuberculose, 31,300 (4 1/2 0/0) au cancer, 27,300 aux morts violentes, 24,550 à la diarrhée infantile, 22,700 à la débilité congénitale, 22,100 aux maladies épidémiques, dont 6000 pour la grippe seule.

De 1906 à 1910, la mortalité infantile mesurée par le nombre des décès de 0 à 1 an s'est abaissée, pour 1000 enfants, de 130 à 100. Pour 66 enfants de 0 à 1 an qui meurent en France, on en compte 97 en Belgique, 147 en Allemagne, 215 en Italie. La tuberculose tue en France 217 habitants sur 100,000; en Allemagne, Italie, Espagne, Pays-Bas environ 160; en Angleterre 139.

Sur 100 Français qui meurent entre 20 et 39 ans, 42 sont victimes de la tuberculose. Le rapport du ministère de l'intérieur rédigé par M. Mirman souligne "la minutieuse concordance qui existe entre les départements où l'on meurt le plus de tuberculose et ceux où l'on boit le plus d'alcool" et dénonce avec force cet ennemi public qu'est l'alcoolisme, d'autant plus dangereux que son influence meurtrière est dissimulée sous de nombreuses rubriques: ce n'est pas seulement d'une part importante de ces 85,000 décès par tuberculose que l'alcoolisme est responsable; combien de décès devraient être portés à son compte parmi les 27,300 dus aux morts violentes, les 7,400 dus à la cirrhose du foie, les 22,700 dus à la débilité congénitale, les 88,000 d'enfants de 0 à 1 an, et tous ceux enregistrés sous la rubrique collective des "autres causes".

DEPECHESTRANGERES.

BALKANS.

LA GUERRE.

La situation est sans changement important.

Londres, 29 octobre. — Les plans stratégiques des états alliés, qui devaient avoir été mis de longue main, ont été exécutés jusqu'ici sans le moindre accroc, et avec une perfection qui fait l'admiration des experts militaires européens. Il convient d'ajouter cependant, si l'on veut observer la vérité historique, que ces succès sont dus pour une bonne part à l'incurie du ministre de la guerre ottoman qui, ou bien n'avait prévu n'avait en tous cas pas mis l'armée turque en état de résister au premier choc des forces alliées.

Les armées bulgare, serbe, grecque et monténégrine sont à l'heure présente en possession de la majeure partie du réseau ferré de la Turquie d'Europe et de la plupart des grandes voies de communication. C'est toujours dans l'Est, en Thrace, qu'est concentré le principal intérêt du conflit et c'est dans cette région, que sera livrée la prochaine grande bataille. Nézim Pacha, le commandant en chef de l'armée turque a concentré quelques divisions entre Teherlu et Lule Burgas, dans le but de défendre la voie ferrée qui relie Andrinople à Constantinople. C'est ce général qui est chargé d'arrêter la marche de l'armée bulgare victorieuse vers le Sud. S'il faut en croire les rapports courants à Constantinople, Nézim Pacha aurait déclaré en quittant la capitale qu'il réussirait dans sa tâche ou qu'il perdrait la vie. Réditant un mot historique, il aurait dit à des amis qui l'accompagnaient à la gare, au moment de son départ pour le front des troupes: "Je rentrerai à Constantinople en vainqueur, ou mort."

Suivant les correspondants de guerre qui suivent les opérations en Thrace, la position occupée par Nézim Pacha serait excessivement périlleuse. Avec les Bulgares qui menacent son flanc droit à Eski Baba, lui coupant les communications avec la garnison d'Andrinople, il suffirait à l'adversaire de faire sauter le pont sur la rivière Tcholu pour lui couper la retraite dans la direction de Constantinople, et l'empêcher de recevoir des renforts, des vivres et des munitions de la capitale. Nézim n'a des vivres que pour quelques jours, et s'il ne peut se ravitailler la situation de son armée deviendra franchement critique.

Constantinople, 29 octobre. — Suivant des dépêches parvenues ce matin de Salonique et publiées dans les principaux journaux de la capitale, l'armée turque aurait réussi à reconquérir la ville de Servia, qui avait été occupée ces jours derniers par les Grecs. Des bandes irrégulières bulgares ont détruit, la nuit dernière, le phare du port turc d'Inlandia, sur la Mer Noire, à 75 milles à l'est d'Andrinople.

De ce côté grec.

Athènes, Grèce, 29 octobre. — La mer de l'armée grecque, grâce à l'excellente position qu'elle a pu occuper après la prise du défilé de Tripotamos. La prise de cette place forte, qui n'est plus qu'une question d'heures, permettra aux Grecs de couper entièrement les communications de l'armée turque campée dans les environs de Monastir.

De côté monténégrin.

Vienne, Autriche, 29 octobre. — La ville turque de Scutari est à l'heure actuelle complètement investie par l'armée monténégrine et les vivres commencent à s'y faire rares. Les Monténégrins occupent les

hauts de Busatè, Boyame et Gazani, qui dominent Scutari. Ils y sont très fortement retranchés et disposent de plusieurs batteries d'artillerie, ce qui leur permet d'effectuer un feu plongeant sur la ville assiégée.

L'Autriche ne mobilisera pas.

Vienne, 29 octobre. — Répondant aujourd'hui à une interpellation à la Chambre basse du Parlement Austro-Hongrois, le président du Conseil, comte Stuerghk, a déclaré que le ministre des Affaires étrangères travaille en parfaite harmonie avec les nations alliées et en accord constant avec les autres puissances européennes. Le moment venu, a dit le premier ministre, l'Autriche s'efforcera avec les concours des autres puissances de ramener la paix dans les Balkans. Le comte Stuerghk a ensuite formellement démenti les rapports suivant lesquels la mobilisation de l'armée austro-hongroise aurait été ordonnée.

ALLEMAGNE.

La course internationale d'aérostats.

Berlin, 29 octobre. — Sept des vingt ballons qui ont pris part à la course internationale pour le Coupe Gordon Bennett ont atterri lundi matin: les cinq premiers dans le nord-est de l'Allemagne, à peu de distance des côtes de la mer Baltique; les deux autres dans les environs de Prague, Bohême.

Voici les noms de ces aérostats: "Million Population," américain, John Berry, pilote; "Lybia," italien, Nino Piccolo, pilote; "Helvetia," suisse, lieutenant O. Sorg, pilote; "Azura," suisse, R. C. Muller, pilote; "Astarte," autrichien, capitaine C. von Siegmund, pilote. Les deux aérostats qui ont atterri en Bohême sont: le "Busley," autrichien, capitaine Franz Mannsbarth, et le "Clout," danois, capitaine Seidelin. Des sept aérostats qui ont atterri est l'"Helvetia" qui a accompli la plus longue envolée: il est descendu à 26 milles à l'ouest de Dantzig, mais aurait pu poursuivre sa route encore pendant plusieurs heures si son pilote n'eût craint de s'engager sur la mer Baltique où le vent le poussait. La distance couverte par ce ballon, de son point de départ à son point d'atterrissage, est de 760 kilomètres (472 1/2 milles).

UN SUI-IDE.

New York, 29 octobre. — Mile Mary Fontaine Freeland, membre, dit-on, d'une famille bien connue du Mississippi, s'est suicidée mardi par le gaz dans une pension de la 55me rue Ouest. On a trouvé dans sa chambre un testament de date ancienne avec un codicile récent, disposant de \$10,000 acres de terre dans le comté Warren, Mississippi, ainsi que d'une certaine quantité de bijoux. Le testament est daté de Port Gibson, Miss., et déclare que Mile Freeland habitait le comté Warren.

Le croiseur "Baltimore" est prêt à partir pour Cuba.

Washington, 28 octobre. Dans le cas où les Etats-Unis seraient appelés à intervenir à Cuba, le croiseur cuirassé "Baltimore", en ce moment à la station navale de Philadelphie, a reçu ordre de se tenir prêt à partir dans les 48 heures. Le "Yorkton" se trouve dans le même cas à New York.

DEPECHESTRANGERES.

Des mesures de précaution seront prises afin de protéger le colonel Roosevelt.

New York, 29 octobre. — Mille agents de police seront stationnés au Madison Square Garden et dans les rues environnantes, mercredi soir, au moment du meeting Roosevelt. Le commissaire de police Waldo a ordonné à l'inspecteur d'avoir un nombre suffisant d'hommes pour contrôler au moins 100,000 personnes. Le colonel Roosevelt arrivera tard dans l'après-midi, par un train spécial. Il dînera dans le train et se rendra directement au Madison Garden, dès qu'il aura prononcé son discours, il retournera à Oyster Bay.

Le colonel Roosevelt a déclaré qu'il se sentait assez bien pour parler au Madison Garden mercredi, et que dans le cas où il ne serait pas incommodé, il prononcerait quelques autres discours avant les élections. Il s'est arrangé de façon à parler une demi-heure seulement, et a dit qu'il ne ferait aucune allusion aux élections de l'Etat. La veille des élections le colonel espère pouvoir prendre la parole à Mineola et à Huntington pour tenir la promesse qu'il avait faite au commencement de la campagne.

Le président Taft accuse le parti démocrate au sujet du tarif.

Washington, D. C., 29 octobre. — Le président Taft a dans une lettre adressée à M. Fred. A. Geier, de Cincinnati, lettre rendue publique mardi à la Maison Blanche, déclaré qu'il espérait voir l'Ohio républicain par une grande majorité. Le président a attaqué le gouverneur Wilson et le parti démocrate sur la question du tarif et a déclaré que, si le présent tarif sur l'acier, la laine et la poterie était changé, l'Ohio aurait beaucoup à en souffrir. Il a déclaré qu'il n'avait pas mis son veto sur les mesures votées par les démocrates, le pays aurait déjà à souffrir d'une panique.

Le président affirme que les orateurs du troisième parti n'ont pas hésité devant le programme de M. Wilson à dire que, si le gouverneur du New Jersey était élu, cette élection amènerait forcément un désastre financier. "Et pourtant, ajoute-t-il, ils travaillent pour son élection et celle d'un congrès démocrate puisque, d'après des informations sérieuses, aucun d'eux ne croit au succès de ce troisième parti." La plupart d'entre eux sont furieux entre le parti républicain parce que je n'ai pas voulu me soumettre à leurs désirs, ils n'agissent dans cette circonstance que par esprit de vengeance.

Un ours belge arrêté au Mexique.

Washington, 29 octobre. — On craint que l'arrestation du consul de Belgique, à Merida, Yucatan, par les autorités mexicaines, se donne lieu à des complications internationales. La nouvelle de cette arrestation a été transmise aujourd'hui par dépêche au département d'Etat. Si ce consul n'est pas immédiatement remis en liberté il est certain que le gouvernement belge ouvrira une enquête et demandera probablement au département d'Etat Américain de s'occuper de l'affaire. Les dépêches parvenues ce matin à Washington indiquent aussi que l'échec subi par le rebelle Diaz, a mis fin au mouvement révolutionnaire dans le Sud et le Centre du Mexique.

Gare dévalisée puis brûlée.

Paris, Texas, 29 octobre. — Après avoir saccagé le dépôt du chemin de fer Texas Midland à Cooper, près d'ici, des voleurs y ont mis le feu mardi matin.

Trois chargements de marchandises et un wagon de coton ont été détruits, causant une perte de \$35,000. On n'a aucun indice qui pourrait amener la capture des voleurs.

Audacieux acte de banditisme.

Trois jeunes gens masqués dévalisent un train.

Muskogee, Okla., 29 octobre. — Trois bandits masqués, qui à en juger par leur taille doivent être de tout jeunes gens, ont arrêté et dévalisé l'Express No 9, de la compagnie Missouri, Kansas et Texas, de bonne heure ce matin, près de la station de Wirth, Oklahoma. Cet exploit a été accompli avec une audace incroyable. A un coude assez brusque, à six milles au sud d'Eufaula, la voie traverse un petit cours d'eau sur un pont en bois. Les bandits, très exactement renseignés sur l'heure à laquelle devait passer le train, avaient mis le feu au pont. A l'arrivée de l'Express ils agitèrent une lanterne rouge, signalant au mécanicien de s'arrêter. Celui-ci, apercevant les flammes et jugeant qu'il y avait du danger à passer outre, obtempéra à cet ordre; cependant il ne put arrêter sa locomotive à temps et celle-ci s'engagea sur le pont qui à tout instant menaçait ruine.

Sans perdre une seconde, tandis qu'un de leurs camarades couchait en joue le mécanicien et le chauffeur, les deux autres bandits dételèrent les deux fourgons, postal et express, et ordonnèrent au mécanicien de repartir à toute vitesse, abandonnant les wagons de voyageurs sur l'autre rive. La locomotive et les deux fourgons avaient à peine traversé le pont, que celui-ci s'effondra. Tenant toujours les employés en respect avec leurs revolvers, les bandits firent arrêter la locomotive à un mille environ au-delà du cours d'eau, puis sans perdre de temps se mirent en mesure de dynamiter le coffre-fort du fourgon-express. Quatre charges furent nécessaires. Leur but atteint les bandits firent main basse sur les valeurs qu'ils amoncèrent dans deux sacs, et, ceci fait, ils gagnèrent les bois du voisinage au pas de course, sans être inquiétés par les employés terrifiés par leur audace.

Les employés, ne pouvant songer à rejoindre les wagons de voyageurs par suite de l'effondrement du pont, résolurent de gagner le village le plus proche, Crowder, où ils donnèrent l'alarme aux autorités. Plusieurs bandes d'hommes armés se mirent immédiatement en campagne et à l'heure actuelle battent les bois de la région. Les directeurs de la compagnie ne peuvent encore indiquer le montant exact du butin dérobé, cependant on croit que la somme s'élève à plusieurs milliers de dollars.

Commutation de peine.

Washington, 29 octobre. — Le président Taft a commandé aujourd'hui la sentence de Otis Wilson qui, le 14 juin, s'est reconnu coupable d'avoir fait une fausse entrée dans les livres de la Banque Nationale du Peuple de Salem, N. Y., dont il était le caissier. La peine qui était de cinq ans prendra fin le 23 décembre. Le fait que l'acte de Wilson a été commis dans le but d'obliger une amie de sa femme et non de tromper la banque, lui a valu l'indulgence du président Taft qui a ordonné qu'il soit en liberté à temps pour qu'il puisse aller passer la Noël chez lui. L'amie de Mme Wilson était une femme d'affaires de Salem qui avait tiré de la banque une somme excédant le montant de son crédit et c'était pour lui permettre de réparer son erreur à l'égard des directeurs de l'établissement que le caissier Wilson avait fait la fausse entrée.